Antonio Skármeta/Alfonso Ruano

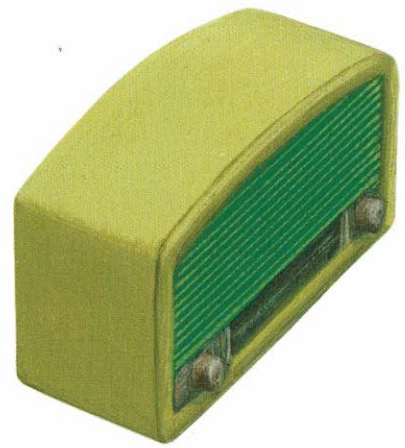
la rédaction



SYROS

la rédaction

de Antonio Skármeta
Illustrations : Alfonso Ruano



traduit de l'espagnol (Chili)
par Marianne Millon

SYROS



LE JOUR DE SON ANNIVERSAIRE, Pedro reçut un ballon. Il protesta, parce qu'il en voulait un en cuir blanc et noir comme ceux dans lesquels tapaient les footballeurs professionnels. Celui-ci, en plastique, lui semblait trop léger.

– Si je veux marquer un but avec la tête, le ballon s'envole. Il est tellement léger qu'on dirait un oiseau.

– Tant mieux, lui dit son père, comme ça tu n'auras pas mal à la tête.

Et il lui fit signe de se taire d'un geste de la main, parce qu'il voulait écouter la radio.
Depuis un mois, les rues s'étaient remplies de militaires, et Pedro avait remarqué que son papa s'asseyait tous les soirs dans son fauteuil préféré, relevait l'antenne de l'appareil vert et écoutait attentivement des nouvelles qui arrivaient de très loin. Parfois des amis venaient, ils s'allongeaient par terre, fumaient comme des pompiers et tendaient l'oreille vers le récepteur.

Pedro demanda à sa maman :

– Pourquoi est-ce que vous écoutez toujours cette radio pleine de bruits ?

– Parce que ce qu'elle dit est intéressant.

– Qu'est-ce qu'elle dit ?

– Des choses sur nous, sur notre pays.

– Quelles choses ?

– Des choses qui arrivent.

– Et pourquoi est-ce qu'on entend aussi mal ?

– La voix vient de très loin.

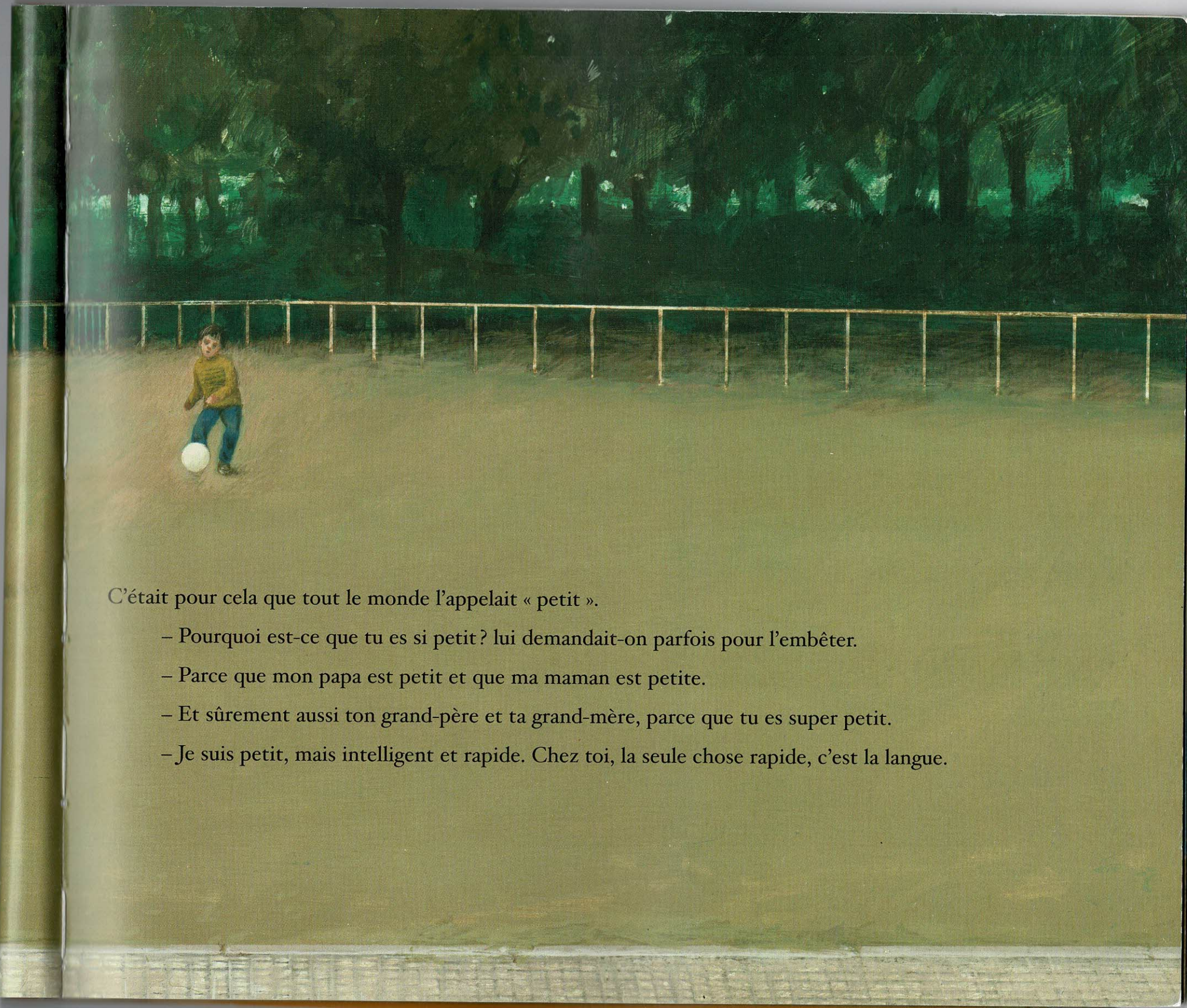
Et Pedro, ensommeillé, se penchait à la fenêtre en essayant de deviner de quelle lointaine colline pouvait bien venir la voix de la radio.





En octobre, Pedro fut la vedette des matchs de football du quartier.
Il jouait dans une rue bordée de grands arbres, et il était presque aussi délicieux
de courir sous leur ombre que de nager dans la rivière en été.
Le murmure des feuilles donnait à Pedro l'impression d'être dans un stade couvert d'un toit, qui
l'ovationnait quand il recevait une bonne passe de Daniel, le fils de l'épicier ; il se glissait alors
comme Pelé entre les géants de la défense et shootait droit dans la cage pour marquer un but.

– But ! criait Pedro, et il courait prendre dans ses bras ceux de son équipe,
qui le soulevaient en l'air parce que, bien que Pedro eût déjà neuf ans, il était petit et léger.



C'était pour cela que tout le monde l'appelait « petit ».

– Pourquoi est-ce que tu es si petit ? lui demandait-on parfois pour l'embêter.

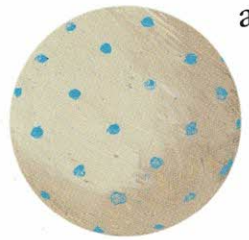
– Parce que mon papa est petit et que ma maman est petite.

– Et sûrement aussi ton grand-père et ta grand-mère, parce que tu es super petit.

– Je suis petit, mais intelligent et rapide. Chez toi, la seule chose rapide, c'est la langue.



UN JOUR, Pedro amorça une avancée rapide sur la gauche, là où aurait dû se trouver le drapeau du corner s'il y avait eu un vrai stade de foot au lieu de la rue en terre battue du quartier. Il arriva devant Daniel qui gardait les buts, feignit d'avancer d'un mouvement de la taille, endormit le ballon entre ses pieds, le souleva au-dessus de Daniel qui s'était déjà lancé, et le fit passer doucement entre les deux pierres qui servaient de but.



– But ! cria Pedro, et il courut vers le milieu du stade en attendant que ses amis le prennent dans leurs bras. Mais cette fois, personne ne bougea. Ils étaient tous figés, regardant vers l'épicerie.







Des fenêtres s'ouvrirent. Des gens apparurent, le regard dirigé sur le coin de la rue. Des portes claquèrent. Alors Pedro vit deux hommes emmener de force le père de Daniel, tandis que plusieurs soldats le tenaient en joue à la mitraillette. Quand Daniel voulut s'approcher, l'un des hommes le retint en lui posant la main sur la poitrine.

– Doucement, lui dit-il.

Don Daniel regarda son fils.

– Surveille bien la boutique.

Au moment où les hommes le poussaient vers la jeep, il voulut porter la main à une poche et un soldat leva immédiatement sa mitraillette.

– Attention ! cria-t-il.

Don Daniel dit :

– Je voulais donner les clés au petit.

L'un des hommes le prit par le bras.

– Je m'en occupe.



Le soldat palpa le pantalon du prisonnier et il se produisit un bruit métallique, il introduisit la main dans la poche et en sortit les clés. Daniel les attrapa en l'air. La jeep partit et les mères se précipitèrent dans la rue, prirent leurs enfants par le col et les emmenèrent à la maison. Pedro resta près de Daniel dans la poussière que souleva la jeep en partant.

– Pourquoi est-ce qu'ils l'ont emmené ?

Daniel plongea les mains dans ses poches et serra les clés.

– Mon papa est contre la dictature.

Pedro avait déjà entendu ces mots. La radio les prononçait le soir, très souvent. Mais il ne savait pas très bien ce qu'ils signifiaient.

– Qu'est-ce que ça veut dire ?

Daniel regarda la rue déserte et murmura, comme en secret :

– Qu'ils veulent que le pays soit libre. Que les militaires quittent le gouvernement.

– Et c'est pour ça que les soldats les arrêtent ? demanda Pedro.

– Je crois.

– Qu'est-ce que tu vas faire ?

– Je ne sais pas.

Un voisin s'approcha de Daniel et lui passa la main dans les cheveux.

– Je vais t'aider à fermer, lui dit-il.





PEDRO S'ÉLOIGNA en tapant dans le ballon et, comme il n'y avait personne avec qui jouer dans la rue, il courut à l'autre bout pour attendre le car qui allait ramener son père du travail.

Quand il arriva, Pedro le prit dans ses bras, et son papa se pencha pour l'embrasser.

– Ta maman n'est pas encore rentrée ?

– Non, dit Pedro.

– Tu as joué longtemps ?

– Assez.

Il sentit la main de son papa lui caresser la tête et la serrer contre sa chemise.

– Des soldats sont venus et ils ont emmené le papa de Daniel.

– Je sais, dit son père.

– Et comment ?

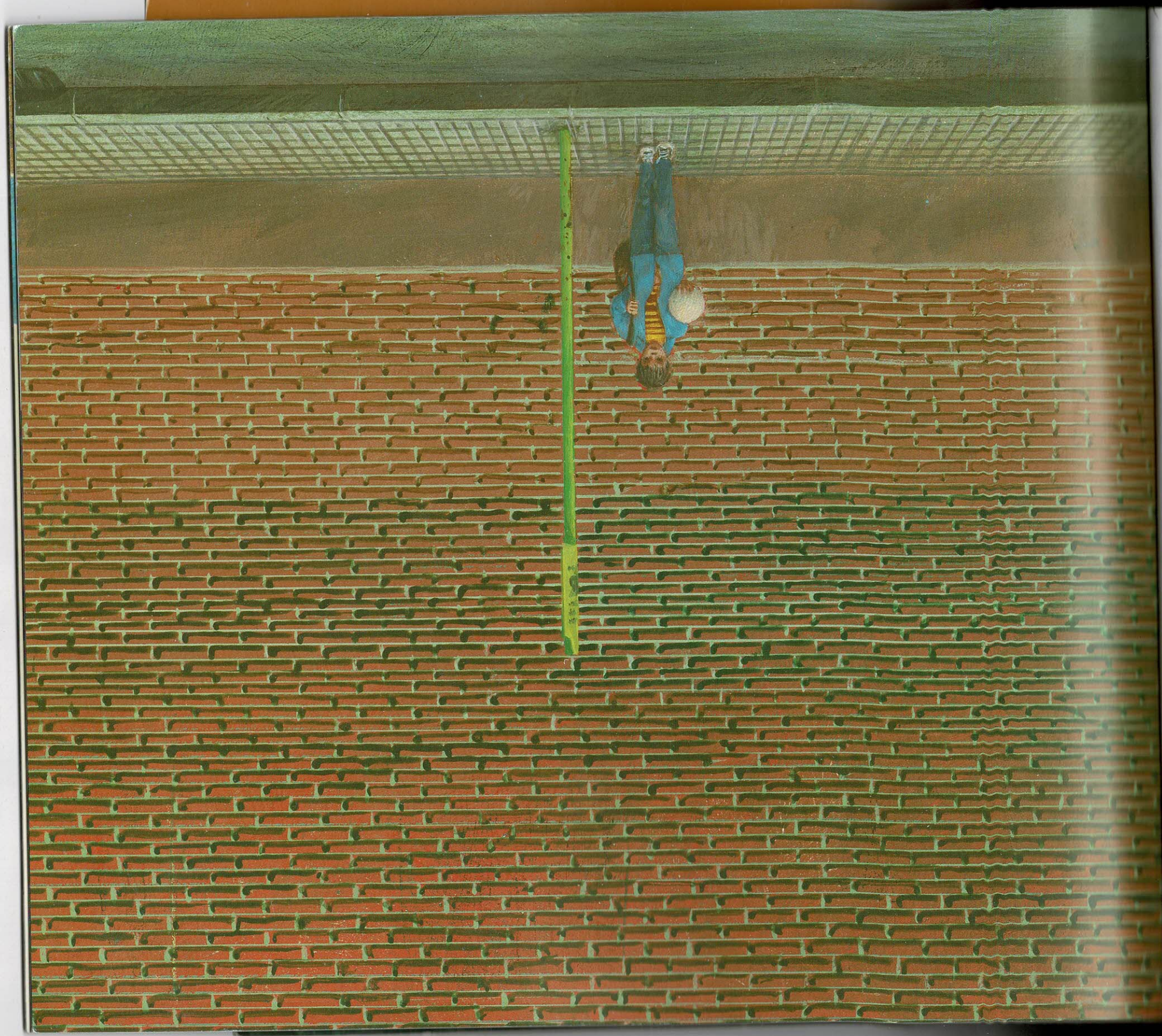
– On m'a prévenu au téléphone.

– Daniel est devenu le patron de l'épicerie. Maintenant il me donnera peut-être des bonbons, dit Pedro.

– Je ne crois pas.

– Ils l'ont emmené dans une jeep comme celles qu'on voit dans les films.

Son père ne dit rien. Il respira profondément et regarda la rue avec tristesse. Bien qu'il fit encore jour, il n'y avait que des hommes qui rentraient lentement du travail.





– Toi aussi, ils vont t'emmener en prison ? demanda Pedro

– Non, dit son père

– Comment est-ce que tu le sais ? demanda l'enfant

– Tu me portes bonheur, petit, répondit-il en souriant

Pedro s'appuya contre l'embrasure de la porte,
heureux qu'on ne l'envoie pas
se coucher comme d'autres fois.
Il écouta attentivement la radio
en essayant de comprendre.
Quand la radio dit : « la dictature militaire »,
Pedro sentit tout ce qui trottait
séparément dans sa tête
se rassembler comme un puzzle.

– Papa, demanda-t-il alors, moi aussi, je suis contre la dictature ?

Le père regarda sa femme, comme si la réponse avait été écrite dans ses yeux.
La maman se gratta la joue d'un air amusé.

– On ne peut pas dire ça, répondit-elle.

– Pourquoi ? demanda Pedro.

– Les enfants ne sont contre rien. Les enfants sont simplement des enfants.
Les enfants de ton âge doivent aller à l'école, beaucoup travailler, jouer et être gentils avec leurs parents, dit sa maman.

Chaque fois qu'on disait des phrases longues comme celle-ci à Pedro, il se taisait. Mais cette fois, le regard fixé sur la radio, il répondit :

– Bon, mais si le papa de Daniel est prisonnier, Daniel ne pourra plus aller à l'école.

– Va te coucher, petit, lui dit son papa.



Le lendemain, Pedro mangea deux tartines de confiture, se débarbouilla et partit à toute vitesse à l'école pour ne pas arriver une nouvelle fois en retard. En chemin, il découvrit un cerf-volant bleu pris dans les branches d'un arbre, mais il eut beau sauter encore et encore, il n'y eut pas moyen de le récupérer.

Le ding-dong de la cloche résonnait toujours quand la maîtresse entra, très raide, accompagnée par un monsieur en uniforme militaire, une médaille sur la poitrine, des moustaches grises et des lunettes plus noires que des genoux sales.

La maîtresse dit :

– Debout, les enfants, tenez-vous bien droits.

Les enfants se levèrent. Le militaire souriait avec ses moustaches en brosse sous les verres noirs.

– Bonjour, les enfants, dit-il. Je suis le capitaine Romero et je viens de la part du gouvernement, c'est-à-dire du général Perdomo, pour inviter tous les enfants de toutes les classes de cette école à écrire une rédaction. Celui qui écrira la plus jolie recevra, de la propre main du général Perdomo, une médaille en or et un ruban comme celui-ci aux couleurs du drapeau. Et bien sûr, c'est lui qui portera le drapeau au défilé de la Semaine de la Patrie.

Il mit les mains dans son dos, écarta les jambes d'un petit saut et raidit le cou en levant un peu le menton.

– Attention ! Asseyez-vous !



Les enfants obéirent.

– Bien, dit le militaire. Sortez vos cahiers... Vos cahiers sont prêts ? Bien ! Sortez vos crayons... Vos crayons sont prêts ? Notez ! Titre de la rédaction : « Ce que fait ma famille le soir »... Compris ? C'est-à-dire, ce que vous faites quand vous revenez de l'école et ce que font vos parents quand ils rentrent du travail. Les amis qui viennent. De quoi ils parlent. Ce qu'ils disent en regardant la télévision. Tout ce qui vous viendra à l'idée en toute liberté. D'accord ? Un, deux, trois : commencez !

– On peut gommer, monsieur ? demanda un enfant.

– Oui, dit le capitaine.

– On peut écrire au stylo bille ?

– Oui, mon garçon. Bien sûr !

– On peut écrire sur des feuilles quadrillées, monsieur ?

– Parfaitement.

– Combien de pages faut-il écrire, monsieur ?

– Deux ou trois.

– Deux ou trois ! protestèrent les enfants.

– Bon, rectifia le militaire, une ou deux. Au travail !





Les enfants se mirent le crayon entre les dents et commencèrent à regarder au plafond pour voir si l'inspiration allait tomber du ciel.

Pedro mordit son crayon, mais il n'en tira pas un mot. Il se gratta le nez et colla sous sa table une crotte qu'il en sortit par hasard. Juan, au pupitre voisin, se rongeait les ongles, un par un.

– Tu les manges ? demanda Pedro.

– Quoi ? dit Juan.

– Les ongles.

– Non. Je les coupe avec les dents et puis je les crache. Comme ça ! Tu vois ?





Le capitaine s'approcha dans l'allée, et Pedro put voir de près la boucle dure et dorée de sa ceinture.

– Eh, vous deux, vous ne travaillez pas ?

– Si, monsieur, dit Juan, et il fronça les sourcils à toute vitesse, tira la langue et inscrivit un grand « A » pour commencer la rédaction. Quand le capitaine se dirigea vers le tableau et se mit à parler avec la maîtresse, Pedro regarda la feuille de Juan et lui demanda :

– Qu'est-ce que tu vas mettre ?

– Quelque chose. Et toi ?

– Je ne sais pas, dit Pedro.

– Qu'est-ce que tes parents ont fait hier ? demanda Juan.

– Comme d'habitude. Ils sont arrivés, ils ont mangé, ils ont écouté la radio et ils sont allés se coucher.

– Pareil pour ma maman.

– Ma maman s'est mise à pleurer tout d'un coup, dit Pedro.

– Les femmes pleurent tout le temps.

– Moi, j'essaie de ne jamais pleurer. Ça fait à peu près un an que je n'ai pas pleuré.

– Et si je te donne un coup de poing dans l'œil et qu'il devient tout violet, tu ne vas pas pleurer ?

– Et pourquoi tu me ferais ça, puisque je suis ton ami ?

– Bon, c'est vrai, je ne le ferai pas.



Ils mirent tous deux le crayon dans la bouche et regardèrent l'ampoule éteinte et les ombres sur les murs, et se sentirent la tête vide comme une tirelire sans argent. Pedro s'approcha de Juan et lui murmura à l'oreille :

– Tu es contre la dictature ?

Juan vérifia où se trouvait le capitaine et se pencha vers Pedro :

– Bien sûr, idiot.

Pedro s'écarta un peu et lui adressa un clin d'œil, en souriant. Puis il fit semblant d'écrire et continua à lui parler :

– Mais tu es un enfant...

– Et alors ?

– Ma maman m'a dit que les enfants... commença Pedro.

– Ils disent toujours ça... On a emmené mon papa dans le nord.

– Comme celui de Daniel.

– Oui. Pareil.

Pedro regarda la feuille blanche et lut ce qu'il avait écrit : « Ce que fait ma famille le soir. Pedro Malbrán. École Siria. CE2 ».

– Juan, si je gagne la médaille, je la vends pour m'acheter un ballon de foot taille cinq en cuir blanc et noir.

Pedro mouilla la pointe de son crayon avec un peu de salive, soupira profondément et se lança :

« Quand mon papa revient du travail... »

UNE SEMAINE S'ÉCOULA, un arbre tomba de vieillesse sur la place, le camion des poubelles ne passa pas pendant cinq jours et les mouches se cognaient dans les yeux des gens, Gustavo Martínez, de la maison d'en face, se maria et il distribua des parts de gâteau aux voisins, la jeep revint et on emmena le professeur Manuel Pedraza, le curé ne voulut pas dire la messe le dimanche, sur le mur de l'école apparut le mot « résistance », Daniel recommença à jouer au foot et marqua un but avec la tête et un autre de dos, le prix des glaces augmenta et Matilde Schepp, quand elle eut neuf ans, demanda à Pedro de l'embrasser sur la bouche.

– Tu es folle ! lui cria Pedro.

Après cette semaine, il y en eut une autre, et un jour le militaire revint avec les copies, un paquet de bonbons et un calendrier avec la photo d'un général.

– Mes chers amis, leur dit-il. Vous avez fait de très jolies rédactions, elles nous ont beaucoup plu, à nous, les militaires, et, au nom de mes collègues et du général Perdomo, je dois vous féliciter très sincèrement. La médaille d'or ne revient pas à votre classe, mais à une autre, à un autre élève. Mais pour récompenser vos travaux sympathiques, je vais donner à chacun d'entre vous un bonbon, sa rédaction avec une appréciation et ce calendrier avec la photo de notre chef.


RESISTENCIA

PEDRO MANGEA LE BONBON sur le chemin de la maison et ce soir-là, au dîner, il raconta à son papa :

– À l'école, on nous a fait faire une rédaction.

– Mmm. Sur quoi ? demanda son papa en mangeant sa soupe.

– « Ce que fait ma famille le soir. »

Son papa laissa tomber sa cuillère dans son assiette et une goutte de soupe gicla sur la nappe. Il regarda la maman.

– Et qu'est-ce que tu as écrit, mon petit ? demanda-t-elle.

Pedro quitta la table pour aller chercher son cahier.

– Vous voulez que je vous la lise ? Le capitaine m'a félicité.

Et il leur montra l'endroit où le capitaine avait écrit à l'encre verte « Bravo ! Je te félicite ! »

– Le capitaine... Quel capitaine ? cria son papa.

– Celui qui nous a fait faire la rédaction.

Ses parents échangèrent un nouveau regard et Pedro commença à lire :

– « École Siria. CE2... »

Son papa l'interrompit :

– Oui, d'accord, mais lis directement ta rédaction, tu veux bien ?

Et pendant que ses parents écoutaient attentivement, Pedro lut :



Escuela Siria. Tercer Grado "Cuando mi papá vuelve del trabajo"

Cuando mi papá vuelve del trabajo, yo voy a esperarlo al autobús. A veces, mi mamá está en la casa y cuando llega mi papá le dice quiubo chico, cómo te fue hoy. Bien le dice mi papá y a ti cómo te fue, aquí estamos le dice mi mamá. Entonces yo salgo a jugar fútbol y me gusta meter goles de cabecita. Después viene mi mamá y me dice ya Pedrito venga a comer y luego nos sentamos a la mesa y yo siempre me como todo menos la sopa que no me gusta. Después todas las noches mi papá y mi mamá se sientan en el sillón y juegan ajedrez y y termino la tarea. Y ellos siguen jugando ajedrez hasta que es la hora de irse a dormir. Y después, no puedo contar porque me quedo dormido.

Firmado: Pedro Malbrán.

Nota: Si me dan un premio por la composición ojalá sea una pelota de fútbol, pero no de plástico.

– « Quand mon papa revient du travail, je vais l'attendre à l'arrêt d'autobus. Des fois, ma maman est à la maison et quand il arrive, elle dit à mon papa : Comment ça va, comment ça s'est passé, aujourd'hui ? Bien, lui répond mon papa, et toi, comment ça s'est passé ? Ça va, lui dit ma maman. Alors je sors jouer au foot et j'aime marquer des buts avec la tête. Après, ma maman arrive et elle me dit : Allez, Pedrito, viens manger, alors on se met à table et je mange toujours de tout sauf la soupe, que je n'aime pas. Après, tous les soirs, ma maman et mon papa s'assoient dans leurs fauteuils et jouent aux échecs, et moi je finis mes devoirs.
Et ils continuent à jouer aux échecs jusqu'à l'heure d'aller se coucher. Et après, après je ne peux pas raconter parce que je m'endors.

Note : Si on me donne un prix pour la rédaction, j'espère que ce sera un ballon de foot, mais pas un en plastique. »

Pedro leva la tête et vit que ses parents souriaient.

– Bon, dit son papa, il va falloir acheter un jeu d'échecs, on ne sait jamais.



Cet album a été sélectionné par le ministère de l'Éducation nationale
(liste de référence des ouvrages de littérature de jeunesse pour le cycle 3)

Dans la collection « Albums souples », retrouvez des albums incontournables à un tout petit prix, dans un beau format qui respecte le rapport entre le texte et l'image.

Pour le cycle 2 :

Poème à compter – Numeralia, Jorge Luján et Isol, 2006, 2008
(sélectionné par le ministère de l'Éducation nationale)

Le chapeau, Marcus Malte et Rémi Saillard, 2006, 2007
(sélectionné par le ministère de l'Éducation nationale)

L'autre monsieur Paul, Mandana Sadat, 2007

Pour le cycle 3 :

Le gardien de l'oubli, Joan Manuel Gisbert et Alfonso Ruano, 1990, 2008
(sélectionné par le ministère de l'Éducation nationale)

La grande peur sous les étoiles, Jo Hoestlandt et Johanna Kang, 1993, 2006

Et les petites filles dansent, Jo Hoestlandt et Nathalie Novi, 1999, 2007

L'agneau qui ne voulait pas être un mouton, Didier Jean et Zad, 2003, 2008
(sélectionné par le ministère de l'Éducation nationale)

La rédaction, Antonio Skármeta et Alfonso Ruano, 2003, 2007
(sélectionné par le ministère de l'Éducation nationale)

Le jardin secret de Lydia, Sarah Stewart et David Small, 1998, 2006
(sélectionné par le ministère de l'Éducation nationale)